

Emprise

Je frissonnai. Depuis combien de temps étais-je ici ? Je soufflai sur mes doigts engourdis, rougis par le vent, la neige, la glace. Ils tremblaient, j'avais du mal à fermer les poings. Mes veines ressortaient de façon alarmante sur ma peau trop pâle. Enfin, mes oreilles mon nez et tout le reste de mon corps devaient être dans le même état. Excepté mes orteils, je ne les sentais plus depuis un moment déjà. Comme je n'avais ni chaussures ni chaussettes - que j'avais données à ma sœur - l'idée qu'ils soient tombés me traversa l'esprit et un second spasme s'empara de mon corps. Il m'aurait suffi d'ouvrir les yeux et de pencher légèrement la tête pour en avoir le cœur net mais je n'en fis rien ; je préférais ne pas voir, ne pas savoir. Je bougeai la nuque, secouant mes cheveux trop courts pour la protéger, et des plaques de gel s'en détachèrent : ça y était, ma peau commençait à geler. J'ouvris douloureusement les paupières : du blanc, tout autour de moi, sur le sol, sur ma peau, sur les arbres... Et les arbres... Partout. Indénombrables. Infinis. Recouverts d'une épaisse couche de neige, comme un manteau de fourrure, doux, confortable.

Mes yeux pleuraient , brûlés par un trop-plein de lumière. Je les essuyais avant que les larmes ne deviennent glace à leur tour, puis je me laissais aller, à penser. À ces petits riens de la vie, pourtant si agréables et précieux. Une douche chaude, un lit, un chocolat chaud, un repas en famille... Très vite je me sentis mieux, comme si je flottais sur un nuage de coton. Je me réveillai en sursaut et me tournai vers ma sœur.

« Anna, réveille-toi ! »

Je la secouai violemment, lui donnant quelques claques. Je savais bien que je ne devais pas, après tout, elle n'avait que sept ans, mais je refusai de la perdre. Elle était tout ce qu'il me restait.

« Anna, s'il te plaît, réveille-toi ! » Mes dents claquaient, ma langue était sèche et râpeuse.

Elle finit par ouvrir les paupières, me laissant contempler ses yeux bien trop verts pour être réels, magnifiques. Aussitôt, la couleur du ciel changea, et se teinta de la couleur des iris de ma sœur. Il opérait cette transformation dès qu'elle était en alerte, qu'elle avait peur, je ne savais pour quelle étrange raison. Pris de remords, je me dis que je l'avais sortie du sommeil trop brusquement.

« Nathan, je suis fatiguée, je veux dormir... » bâilla-t-elle.

J'avais fait une grave erreur en la laissant à côté de moi, je l'assis donc sur mes genoux, où je pouvais avoir un œil plus vigilant sur elle. Assis en tailleur, ce n'était pas la position la plus confortable mais je n'osais pas déplier les jambes. « Je sais, ma puce, mais si tu t'endors maintenant, le froid t'empêchera de te réveiller après. »

Je tentai de lui frotter le dos mais j'abandonnai très vite : j'avais l'impression que plus une goutte de force ne résidait en mon corps.

« Je veux voir maman ! Je veux rentrer à la maison ! »

À moi aussi nos parents manquaient, mais impossible de me rappeler comment nous étions arrivés ici. Je me souvenais être dans la voiture, il faisait un peu chaud, Anna avait déjà délaissé ses chaussures entre nos deux sièges , sur la banquette arrière. Puis il y avait eu un cri, de notre mère à mon avis. À peine avais-je eu le temps de cligner des yeux que nous étions tous les deux allongés au milieu de la forêt, sur cette poudreuse. Cela faisait... Je me mordis les lèvres. Impossible de calculer le temps, ici :

cela faisait-il deux heures, deux jours, deux semaines, deux mois ?

« Moi aussi, je le veux », répondis-je platement.

Un silence douloureux et pesant s'installa entre nous et ce monde, quand tout à coup, le ciel au-dessus de nos têtes prit à nouveau cette couleur, entre le vert et le kaki, réfléchissant une impression d'herbe sur le sol enneigé. Anna se retourna face à moi, ses mains enserrant mon poignet gauche. Je fus ravi de pouvoir encore sentir ses ongles s'enfoncer dans ma peau mais ce sentiment disparu bien vite quand je vis l'expression de son visage, pour laisser place à la peur.

« Ils reviennent », murmura-t-elle.

Je me mordis une énième fois les lèvres tandis que l'angoisse prenait possession de moi. Elle commença à me ronger, doucement, par le ventre avant d'engloutir chaque centimètre de ma peau, de mon corps. Par « ils » ma sœur entendait nos poursuivants. Je pensais que nous les avions semés. Nous n'avions pas vu à quoi ils ressemblaient ; d'après Anna, le risque n'en valait pas la chandelle. Je ne savais ni comment ni pourquoi, mais quand un danger nous guettait, elle était aussitôt avertie, par une sorte de pressentiment, plus fort que tout. L'instinct de survie prenait alors le dessus. Le nombre de fois où elle nous avait sauvé la vie depuis notre arrivée dans cet endroit était une pure folie.

Elle se leva, un peu vite, comme si de rien n'était, comme si je n'avais qu'une sœur débordant d'énergie.

« Il faut grimper ! » annonça-t-elle simplement, en époussetant quelques flocons de neige de son jean.

J'acquiesçai en silence. Malgré les cinq années qui nous séparaient, j'avais parfois l'impression qu'elle était la plus âgée. Je me redressai et trébuchai, tête en avant. Peut-être mes orteils étaient-ils réellement tombés. J'arrivai à tenir sur mes pieds à la troisième tentative, lorsque Anna se fit de plus en plus pressante. Je me hâtai vers la première branche, les dents serrées, avant de l'escalader et de la faire monter. Comme je m'en doutais ce n'était pas assez haut pour être hors de danger, il nous fallait atteindre au moins la quatrième branche. Laborieusement, nous arrivâmes à cette dernière, et je nous estimai assez en hauteur. Mais au moment où Anna se pencha pour s'asseoir, son pied dérapa contre une plaque de verglas. Je vis ses yeux s'écarquiller tandis qu'elle glissa de la branche, et ce fut comme si le temps ralentissait. Je criai, je tendis le bras pour la rattraper, et mes doigts touchèrent les siens, sans pour autant arriver à la retenir. Je ne compris pas pourquoi, puis je la vis : ma main était devenue violacée, le sang ne circulait plus, je ne pouvais plus la bouger. Je me jetai vers ma cadette, en vain, le temps reprit son cours, elle hurla à son tour, un cri aigu, alors que son corps se rapprochait dangereusement du sol.

Déstabilisé par le froid, l'angoisse et la peur je clignai des paupières, mais quand je les rouvris, j'étais assis à l'arrière de ma voiture, mon père au volant. C'était l'été, j'avais enlevé mes chaussures (négligemment posées à mes côtés) pour la route. Mais lorsque je tournai la tête vers le siège voisin, ma sœur n'était plus là.